

Jean-Pierre Durand et Robert Weil, *Sociologie contemporaine*,
Paris, Éditions Vigot, 1989, 644 pages

Marcel Rafie

Numéro 14, printemps 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1002100ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1002100ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (imprimé)

1923-5771 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rafie, M. (1990). Compte rendu de [Jean-Pierre Durand et Robert Weil, *Sociologie contemporaine*, Paris, Éditions Vigot, 1989, 644 pages]. *Cahiers de recherche sociologique*, (14), 188–191. <https://doi.org/10.7202/1002100ar>

peut appeler avec Mauss la sociologie générale, c'est-à-dire cette partie de la sociologie qui a pour objet l'analyse des "faits généraux de la vie sociale" et pour objectif, la recherche de "ce qui fait l'unité de tous les phénomènes sociaux"³. P. Bourdieu nous invite à considérer que nos sociétés contemporaines sont à la fois semblables et différentes des autres. Semblables parce que la vie en société exige des rituels et se nourrit de symboles, différentes parce que les divers champs — économique, politique, religieux, intellectuel, etc. — sont différenciés structurellement et bénéficient d'une grande autonomie. La sociologie, telle que la pratique Bourdieu, a quelque chose de classique non seulement par sa méthodologie mais aussi par les interrogations fondamentales auxquelles elle conduit. Aujourd'hui comme hier, nos sociétés sont confrontées à l'alternative: totalitarisme ou anarchie. Certains ont dit: Socialisme ou Barbarie. Les sociologues avaient peur au XIXe siècle de l'anarchie; aujourd'hui, ils craignent le totalitarisme. Comment se préserver de ce "mal du siècle"? L'on peut lire la conclusion de Bourdieu comme une invitation à réfléchir sur les diverses façons de se préserver d'un pouvoir absolu: par exemple, maintien de la différenciation structurelle, accroissement de l'autonomie relative des champs (politique, économique et intellectuel) ou éclatement des pouvoirs. La meilleure façon de se préserver du totalitarisme, c'est toujours d'opposer à chaque pouvoir un contre-pouvoir. Bourdieu ne le dira pas explicitement, mais heureusement que face au pouvoir économique et politique, il y a le pouvoir intellectuel... et la liberté de pensée. Il s'agit évidemment des sociétés occidentales qu'elles soient de l'Ouest ou... de l'Est.

Marcel FOURNIER
Département de sociologie
Université de Montréal

Jean-Pierre Durand et Robert Weil, *Sociologie contemporaine*, Paris, Éditions Vigot, 1989, 644 pages.

Depuis le tournant des années 1980 c'est le branle-bas dans les paradigmes en sociologie. Tout comme d'ailleurs dans les autres sciences humaines. Structuralisme, scientisme, quantitativisme qui prévalaient dans les "sixties" se voient récusés par le retour en force de l'acteur social et par la vogue des méthodes qualitatives. Dans la multiplication actuelle des manuels de sociologie et des ouvrages consacrés à l'histoire de la sociologie, ne peut-on pas voir un effet inversé de l'éclatement du champ? C'est un peu la nostalgie de l'unité perdue qui nous ramène aux pères fondateurs. Les manuels, qui se veulent des outils entre les mains des apprentis-sociologues, et qui n'ont certes pas vocation de déconcerter et de décourager ceux-ci, présenteront les conflits paradigmatiques comme des débats académiques à l'intérieur d'une "discipline". "Une discipline constituée, avec ses

³ M. Mauss et P. Fauconnet, "La sociologie, objet et méthode", dans M. Mauss, *Œuvres*, t. 3, Paris, Éditions de Minuit, p. 176.

concepts, ses auteurs reconnus et sa propre contribution à la connaissance du social", nous rassurent d'entrée de jeu J.-P. Durand et R. Weil, respectivement professeur et maître de conférences à l'Université de Rouen, dans la présentation de leur manuel *Sociologie contemporaine*. Alors ne boudons pas notre plaisir et allons voir comment fonctionne notre discipline. Et d'abord comment elle s'est fondée.

La première des trois parties qui constituent le livre, intitulée "Sociologie générale", retrace en effet la genèse de la sociologie, soit les conditions de son émergence au XIXe siècle. Conditions sociales, bien sûr: révolution industrielle et déstabilisation consécutive à la Révolution française, requérant les intellectuels pour une réflexion en vue d'un nouvel ordre à promouvoir. Mais aussi conditions liées à l'état des connaissances et aux transformations du champ intellectuel: les sciences de la nature fournissant, du fait de leur prestige et de leur influence, modèles et méthodes qui permettraient à leurs utilisateurs de s'affranchir des systèmes philosophiques. Cette subversion de la métaphysique est contemporaine d'un recours systématique à l'histoire pour comprendre le droit, l'économie politique, la question sociale, la religion, et d'un intérêt croissant pour la science économique.

Récusant l'idéologie des "pères fondateurs" qui "accorde rétrospectivement un sens et une finalité à des travaux qui n'isolaient pas toujours la discipline des sciences voisines", les auteurs reconnaissent tout de même une importance particulière à Marx, Weber et Durkheim à cause de la permanence de leur influence au XXe siècle, de leur contribution à l'avènement d'une nouvelle discipline et de leur style particulier. Par sa sensibilité aux bouleversements sociaux et sa participation aux mouvements ouvriers, Marx a pu opérer le passage du système hégélien aux nouveaux modes de pensée, historique et économique. Revendiquant pour sa discipline la rigueur des sciences de la nature, Durkheim réussit l'institutionnalisation universitaire de la sociologie. Weber fonde une démarche propre aux sciences de la culture sous l'égide de sa sociologie compréhensive.

Du reste l'influence de Marx, Weber, Durkheim ressort de l'examen de l'un ou l'autre des grands courants actuels de la sociologie que les auteurs présentent ensuite. Ils ont retenu: le fonctionnalisme, l'individualisme méthodologique, l'analyse stratégique, l'actionnalisme, l'interactionnisme et l'ethnométhodologie, la dynamique de l'habitus, l'École de Francfort. Pour chacun de ces courants, se trouvent exposés: le contexte historique d'émergence, un aperçu des principaux apports théoriques et une critique. Nous sommes par là initiés à la pensée de sociologues aussi différents que Merton, Parsons, Boudon, Crozier, Touraine, Goffmann, Garfinkel, Bourdieu, Habermas, etc. (Les auteurs reconnaissent qu'il s'agit là de sociologies nées il y a quinze ou vingt ans — et même plus dans certains cas — et que leur ouvrage est plutôt discret sur les courants aujourd'hui émergents ainsi que sur les réponses aux grandes questions actuelles. Pour eux cela ne saurait être l'affaire d'un manuel). Enfin quelques problématiques transversales (individu et société, classes sociales, changement social) et une brève

section méthodologique — distinguant la démarche et les techniques — closent cette première partie, la plus importante du livre.

L'examen de quinze champs sociologiques particuliers constitue la deuxième partie de l'ouvrage. Sont étudiés tour à tour, par des spécialistes: le rural et l'urbain, le travail, les organisations, le développement, le politique, la famille, le religieux, l'éducation, la culture, le sport, etc. Dans chaque cas nous avons un aperçu historique sur le développement du champ, une délimitation de l'objet et des méthodes, un exposé sur les principaux problèmes débattus, les théories prises en compte, les secteurs de recherche, les tâches à venir. Une bibliographie spécifique suit chacun des chapitres. Relevons la contribution de trois chercheurs québécois à cette partie: Marie-Blanche Tahon, Denis Perrault et André Petitat.

Très originale, et très utile, la dernière partie qui contient un guide des études, de la recherche et de la documentation sociologiques. Les auteurs ont recensé pour la France, la Belgique, la Suisse et le Québec: les institutions universitaires qui donnent des enseignements de sociologie, les principaux centres de recherche (pour le Québec cependant on ne mentionne que les organismes subventionnaires: CRSH et FCAR), les revues de sociologie et les sociétés savantes. Pour l'insertion dans le milieu professionnel, voilà des repères précieux.

Tout l'ouvrage, du reste, se donne l'objectif de faire en sorte que "le lecteur se repère facilement dans le savoir sociologique". Il faut le dire: il y réussit pleinement. Par les diverses entrées judicieusement choisies et nettement identifiées (notamment celle des index thématiques et des auteurs cités, envisagée ici comme une entrée majeure) ainsi que par le choix des thèmes et des auteurs. Bien sûr le traitement de ces derniers est cursif, mais un manuel n'est pas une exégèse. C'est déjà considérable de situer les œuvres, d'en présenter les axes majeurs, d'encourager les interrogations, et surtout de susciter le retour aux œuvres originales. Pour le lecteur qui apprécie les prises de position et les textes théoriquement marqués, il faut préciser que si le manuel est avant tout un "état des lieux", ces lieux sont ici balisés par une critique discrète mais présente. Dans un chapitre particulier, "Des structures aux représentations sociales" on s'est assigné la double tâche de poser un regard critique sur la sociologie contemporaine et de proposer des repères pour les voies sociologiques à découvrir.

Des limites? Oui bien sûr on peut en trouver. Par exemple la sociologie de la connaissance, pour n'en mentionner qu'une, méritait vraisemblablement d'être prise en compte dans la liste des champs spécifiques retenus. Le chapitre sur la méthodologie est par ailleurs très discret sur les méthodes qualitatives. Il est vrai que l'ethnométhodologie est substantiellement prise en compte dans d'autres chapitres. Mais, sauf erreur, il n'est nulle part question, par exemple, des récits de vie, qui jouissent pourtant depuis quelques années d'une reconnaissance institutionnelle (par l'Association internationale de sociologie notamment). Tout cela est cependant inévitable. Un tel manuel ne pouvant être exhaustif, des choix s'imposent. Tout au plus peut-on regretter, en tout cas en ce qui concerne les

champs, que les critères des choix n'aient pas été précisés et que n'ait pas été définie, au préalable, la notion de champ: est-ce un objet, une région de la théorie générale, un paradigme? Plus préjudiciables me paraissent être les coquilles qui émaillent le texte. Quelques-unes sont de véritables contre-sens: "*L'automatisation d'un champ d'analyse spécifique*" au lieu d'*autonomisation* (p. 395); "Touraine entend, grâce au concept d'historicité, donner le dernier coup *de* l'historicisme" (p. 162): c'est bien sûr "*à* l'historicisme" qu'il faut lire. Ces coquilles frappent parce qu'elles détonnent par rapport à la présentation claire et élégante du texte. Lequel, en tout état de cause, garde ses mérites et atteint son objectif déclaré "d'armer le lecteur des concepts et méthodes pour décrypter et comprendre les sociétés actuelles".

Marcel RAFIE
Département de sociologie
Université de Québec à Montréal

Alain Touraine, *La parole et le sang*, Paris, Odile Jacob, 1988, 532 pages.

La parole et le sang d'Alain Touraine: un beau livre de 532 pages, une véritable somme sur l'Amérique latine d'aujourd'hui, sur ses innombrables problèmes politiques et sociaux. Un livre qu'il faut lire... avec circonspection cependant.

On connaît Alain Touraine, sociologue prolifique qui nous a habitué à une pensée originale par le biais de laquelle, au-delà d'un marxisme ossifié ou structuralisé, il a cherché à cerner les changements sociaux qui étaient à l'œuvre dans nos sociétés "industrielles", ainsi qu'à redéfinir la place et le rôle central des mouvements sociaux.

Sociologie de l'action, La société post-industrielle, Lettres à une étudiante, La voix et le regard, sont quelques-uns des titres les plus connus et qui tous à leur manière mettent en évidence que le "neuf" aujourd'hui n'est pas de l'ordre de la production des biens matériels, mais de celui de la culture, et que la vie sociale est avant tout, projet, débat, création, conflits.

Mais parallèlement à ce décryptage des mouvements qui animent les sociétés du "nord", Alain Touraine a toujours gardé un intérêt marqué pour l'Amérique latine qu'il connaît depuis plus de trente ans (1956), et dans laquelle il a effectué de nombreux et longs séjours, plus particulièrement au Chili, au Brésil et au Mexique.

Là encore des "ouvrages-balises": *Vie et mort de l'Unité populaire, Les sociétés dépendantes...* avec aujourd'hui *La parole et le sang*, une sorte de synthèse